

SOUS LA CENDRE (*)

*Tu veux chanter encor, Muse ? ne sais-tu pas
Que de tes autres chants il faut sonner le glas ?
Qu'à tes divins soupirs je ne dois plus répondre ?
Où sont ces autres vers que jadis, tous les deux,
Nous faisons en commun quand nous étions heureux ?
Réponds, puisqu'il faut te confondre.*

*Hélas, non, ton pouvoir n'a su les préserver !
Il ne nous reste plus aujourd'hui qu'à rêver
Et croire, qu'après tout, ils ne devaient pas vivre.
Mais refaire l'ouvrage, édifier de nouveau
Le palais enchanté, reprendre le ciseau,
Boire à la coupe où l'on s'enivre !*

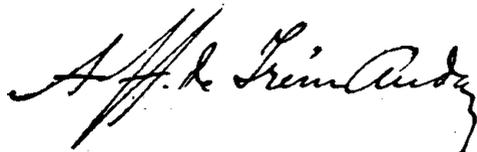
*Défier l'avenir, l'océan et ses flots,
Ressusciter encore l'amour et ses sanglots,
Le bonheur d'être deux ; s'écouter dire : j'aime !
Et répéter à tous que votre cœur bondit
Là, dans votre poitrine, hésite et se redit :
" Aimons et vivons tout de même ! "*

*Donner un sens au vent qui souffle et qui gémit :
Demander à la brise un nom qui vous remplît
La nuit comme le jour d'amour et de tristesse !
Renouveler soudain le sujet de vos pleurs,
Vous surprendre parfois effeuillant de ces fleurs
Qui donnent comme une caresse !*

*Permettre à votre esprit de s'en aller partout,
Fureter tous les coins, savoir si l'on absout,
Surprendre un mot d'amour qui fait tressaillir d'aise,
Négliger son devoir et dépenser son temps
A chanter en secret des combats palpitants !—
Oh ! Laisse s'éteindre la braise !*

*Mais non, tu ne veux pas, tu l'indiques tout haut
De l'heureuse indolence où nous sommes. Il faut
Que je t'écoute encore et laisse ma paresse ?
Eh ! bien soit, sortons-en, rallumons notre feu,
Chantons encore l'amour, la nature et son Dieu,
Et laissons là toute sagesse.*

*Mais si notre œuvre un jour disparaît, ne dis pas
Qu'il faut encore revivre et marcher sur tes pas !
Je n'ai pas tellement de cœur et de courage
Que je puisse oublier si tôt mes pauvres vers.
Je veux bien cette fois réparer nos revers,
Mais, toi, prends bien garde au naufrage.*



UNE HEURE EN TRAMWAY

Une heure, c'est bien court, me direz-vous, mais dans ce livre illustré, le tramway, dont les feuillets tournent à chaque coin de rue pendant une heure, que d'incidents, que de passages tristes ou grotesques ne pouvons-nous pas y lire, que de caractères variés n'y rencontrons-nous pas !

Dans ce grand niveau de la société, l'opulence coudoie la pauvreté, la vieillesse infirme la jeunesse pleine de vigueur et de santé ; à côté du juge s'assied l'artisan, près de l'ouvrière la dame élégante.

C'était par une belle après-midi du mois dernier que je signalai un tramway des rues Windsor et Saint-Laurent, et y pris place non sans avoir combattu quelques instants contre les lois de l'inertie.

Puis, pour me donner une contenance, je fis ce que font toutes les dames : je me mis à fouiller énergiquement dans mon porte-monnaie afin d'en retirer le billet, qu'on vint réclamer dix minutes après seulement. Ensuite, je contemplai les pancartes qui décoraient le tramway, et, en y lisant les annonces de tous ces remèdes infailibles, je m'étonnai qu'il existât encore des maladies sur la terre ; je me dis que les hôpitaux allaient bientôt se fermer faute de malades, et les médecins au désespoir abandonner leur profession.

Après ces quelques instants, je pus sans crainte commencer à examiner ceux qui m'entouraient. En face de moi, et le point de mire de tous les regards,

(*) Dans son voyage de France en Canada, l'auteur perdit le recueil des poésies qu'il avait composées jusqu'alors. Ce n'est que deux ans plus tard qu'un de ses amis de France lui fit parvenir un manuscrit où se trouvaient un certain nombre de ses vers.

était une dame, jeune, belle et élégamment mise. Evidemment pétrie d'une argile bien supérieure à celle dont étaient formées celles qui l'entouraient, elle touchait à peine à son siège et rassemblait soigneusement sa robe autour d'elle, de crainte de venir en contact avec sa voisine, une pauvre ouvrière chargée d'un lourd paquet de vêtements.

Pourquoi, ô jeune fille, tant d'orgueil et de hauteur, me dis-je ? Pourquoi regarder si dédaigneusement cette pauvre infortunée ? Ne sais-tu pas que pour préparer le luxe dont tu t'entoures, des milliers de tes semblables dépensent leurs forces et leur vie ! Ignorestu que pour tisser la fine étoffe dont s'enveloppe ton corps orgueilleux, ta sœur ouvrière s'achemine, avant l'aube, vers la fabrique, après avoir embrassé à la hâte ses enfants qu'elle n'embrasse presque jamais, hélas ! à la clarté du soleil.

Tandis que toi, endormie sur ta couche moelleuse, tu rêves de tes succès au bal de la veille ou à celui du lendemain. Pour toi, le palais aux lambris dorés, les riches toilettes, les mets recherchés, les équipages somptueux ; pour elle, la mansarde aux murs décrépits, les vêtements miacés et usés, le pain bis, les marches longues et pénibles, quand ses membres fatigués lui refusent presque leur service. Pourquoi tant des biens de la terre pour l'une, si peu pour l'autre ?

Pourquoi ! Mot qui surgit à chaque instant sur nos lèvres, et auquel le ciel reste si souvent muet !

J'étais ainsi plongée dans mes réflexions quand la porte s'ouvrit et livra passage à une dame qui me parut d'un âge déjà avancé.

Imbue dès mes jeunes années du respect que l'on doit à la vieillesse je me levai, — il n'y avait que des dames autour de nous — pour lui céder ma place, pensant bien faire, mais souvent, hélas ! nos meilleures intentions sont mal comprises.

Vous auriez dû entendre de quel ton sec cette dame refusait mon offre, en me regardant d'un air offensé qui voulait dire : de quel droit m'offrez-vous votre siège ? Me croyez-vous donc plus âgée que vous ?

Aussi je résolus de n'offrir ma place dorénavant qu'aux dames dont le visage haché de rides et les cheveux blancs et rares, indiquent au moins des octogénaires. Et si les messieurs qui lisent ces lignes sourient, et croient que cette faiblesse, la crainte de vieillir, appartient au beau sexe seulement, je leur dirai que j'ai vu un vieillard tremblotant refuser un siège qu'on lui offrait à la porte du tramway, et marcher clopin-clopant jusqu'à l'autre extrémité pour prouver lui aussi qu'il n'était pas si vieux.

Autre fait : un journal de cette ville annonçant le décès de l'un de nos citoyens, disait qu'il était mort comparativement jeune encore, à l'âge de 68 ans ! Cet article avait sans doute été rédigé par quelque écrivain qui commençait à se sentir vieillir lui-même.

Mais pourquoi chercher ailleurs des preuves que nous redoutons les signes de la vieillesse ? Lequel de nous, lecteurs, ne s'est arraché, ou laissé arracher les premiers cheveux blancs qui se glissent impitoyablement dans les tresses d'ébène, et dans la chevelure dorée ?

On essaie de nous consoler en nous disant qu'un visage sans rides à l'âge de quarante ans, indique un caractère sans force et sans énergie : nous n'en craignons pas moins l'empreinte de la terrible patte d'oie, et essayons de faire disparaître les plis qui se creusent sur nos fronts. Rien de plus naturel d'ailleurs que cette révolte de l'âme contre la détérioration de l'enveloppe terrestre. A peine arrivés à la pleine maturité de nos facultés, même avant d'y arriver, et en dépit de nos efforts, le corps commence déjà à sentir les atteintes de la vieillesse, et n'était l'assurance que nous mourrons mais pour renaître et revêtir un corps plus glorieux, nous aurions bien droit de mener le deuil sur cette décadence prématurée de notre être physique.

Comme pour détourner mes pensées de ce triste sujet, mes regards tombèrent sur un jeune couple d'amoureux. Quelle belle étude que celle-là ! L'âme dans les yeux, le sourire sur les lèvres, le visage rayonnant de joie, ils ne voyaient absolument rien de ce qui se passait autour d'eux, et je pus les observer tout à mon aise sans crainte de paraître indiscret.

Age heureux, me dis-je, où le passé n'a ni regrets ni douloureux souvenirs, où l'on ne rêve que bonheur pour l'avenir.

Ah ! laissons à la jeunesse toutes ses illusions, n'essayons pas par la froide raison de diminuer l'éclat des teintes roses et dorées qui illuminent le ciel au printemps de la vie. Trop tôt, les tristes réalités dissiperont les unes, les nuages du malheur assombriront les autres.

— De nouveau la page tourna, et un homme aveugle, accompagné d'un enfant conducteur, entra.

Mes amis, si jamais vous murmurez contre votre sort, si jamais il vous semble que le ciel ne vous a pas donné votre part de ses biens, asseyez-vous un instant en face d'un aveugle.

En présence de cette figure impassible, de ces yeux sans lumière, de cette profonde affliction, vos propres soucis prendront des proportions bien minimes. Eh quoi ! toujours être dans une obscurité complète ! Ne jamais voir les traits de ceux que nous aimons ! Ne jamais contempler le ciel bleu et les nuages blancs qui s'y dessinent ! Ne jamais assister à ce grand spectacle quand l'aurore, aux doigts de roses, ouvre les portes de l'Orient, et l'astre du jour, majestueux, commence sa course en inondant la nature de ses rayons empourprés ! Eh quoi ! entendre le chant de l'oiseau et n'en pouvoir admirer la grâce et le plumage ! Sentir le parfum de la rose et n'en jamais contempler l'éclat et la beauté ! Quelle source constante de tristesse !

Un rire enfantin attirant mon attention, je tournai la tête et vis, penché sur les genoux de son père, un enfant à cet âge aimable où l'on connaît déjà assez de bien pour être gentil et pas assez de mal pour être méchant.

Le père écoutait avec orgueil et amour ce gentil bambin et paraissait ravi de l'admiration que l'enfant excitait autour de lui.

Oh ! le pouvoir magique que ces petits êtres avec leurs grâces, leur innocence, leurs balbutiements exercent sur l'homme fort et puissant, mais aussi :

*" Un enfant c'est si beau ; le rayon de soleil
Qui vient nous saluer au réveil,
Est moins gai, moins fleuri que cette aube riieuse,
Entrant avec l'enfant dans la maison joyeuse."*

A la manière dont ce père traitait son enfant, on voyait qu'il désirait gagner sa confiance et qu'il n'était pas de ceux qui croient que le lien de la paternité est une sûre garantie de l'amour filial.

L'enfant naît avec le germe de cette plante précieuse, c'est aux parents à la cultiver avec soin s'ils veulent, pendant leur vieillesse, en cueillir les fruits tant désirés.

De plus, quelque grand que soit le devoir des enfants envers leurs parents, il me semble que le devoir de ces derniers envers leurs enfants l'est bien davantage, car sur eux pèse l'immense responsabilité d'avoir amené à l'existence des êtres qui n'avaient pas même désiré naître, et de leur léguer souvent plus de tendances au mal qu'au bien.

En contemplant cet enfant au regard limpide et pur, au visage frais et rose, sur lequel tôt ou tard les combats de la vie, les malheurs, les passions peut-être, viendront graver leurs traces, tout émue, je m'écriai avec le poète :

*Bien loin de la voie
Où marche le pêcheur
Chemine où Dieu t'envoie
Enfant ! garde ta joie,
Lys ! garde ta blancheur.*

Ici le conducteur cria : " Rue Sainte-Marguerite," j'étais à ma destination, je descendis, et fermai le livre qui m'avait si vivement intéressé et qui m'avait suggéré tant de pensées salutaires.

LOUISA KING,
Inspectrice des Etablissements Industriels.

Montréal, 1899.

Les femmes sont habituées à ne voir dans un homme de talent que ses défauts, et dans un sot que ses qualités. Les qualités du sot sont une flatterie pour leurs propres défauts, tandis que l'homme supérieur ne leur donne pas assez de jouissances pour compenser ses imperfections. — BALZAC.